

Johnny
que je t'aime

Pascal Louvrier

Johnny
que je t'aime



© 2017, Praxys diffusion.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0225-6

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Ça aurait pu se passer comme dans le film *Jean-Philippe*, de Laurent Tuel, avec l'impétueux Fabrice Luchini. Johnny n'a pas existé. Ou plutôt si. Mais brièvement. Il aurait dû passer dans l'émission de radio *Paris Cocktail*, de Pierre Mendelssohn, le 30 décembre 1959, et faire une belle prestation, inoubliable. Mais il fut victime d'un accident de scooter, un autre chanta et devint vedette à sa place. Un monde sans Johnny. Inimaginable. Luchini joue le rôle du fan absolu. Il connaît la vie et la carrière de son idole sur le bout des doigts. Il collectionne tout. Et puis un soir, Luchini boit trop, et, en rentrant chez lui, dans son pavillon qui ressemble à ceux de ses voisins, il interprète une chanson de son dieu à la voix unique. Le voisin apparaît à la fenêtre, il lui demande de fermer sa gueule. Luchini, très en forme, lui répond : « Quoi, ma gueule ? Qu'est-ce qu'elle a ma gueule ? » Et boum, le voisin furibard lui met

son poing dans la figure. Luchini s'effondre. Il se réveille dans un monde parallèle, où l'on ne connaît pas la rock star. Par hasard, il finit par retrouver Johnny. Il tient un bowling appelé L'Olympia. L'acteur est fantastique, dans ce rôle de loser aux cheveux longs et favoris ridicules. Il fallait oser lui proposer de jouer ce type désabusé à la silhouette voûtée. Quand on sait que, depuis que Johnny a seize ans, tout ce qu'il touche se transforme en or. Et il fallait une sacrée dose d'humour et de distance par rapport à sa légende pour accepter cette proposition iconoclaste.

À force de persuasion, Luchini parvient à motiver Johnny. Il va finir par remonter sur scène, et pas n'importe laquelle : celle du Stade de France, avec sa guitare en bandoulière, et envoyer aux oubliettes celui qui avait pris sa place après l'accident de scooter, Chris Summer. Johnny allume le feu, le public est conquis, tout rentre dans l'ordre.

Une très belle scène du film : Johnny est à Quiberon, face à la mer. Il est assis sur un rocher, Luchini lui tend une partition qu'il lit sans le moindre problème. Il prend sa guitare,

interprète le début de la chanson. C'est *Quelque chose de Tennessee*. Luchini a le regard qui se voile. Johnny est touchant de justesse. Il aurait mérité le César du meilleur acteur.

Une autre fois, Johnny lâche, désabusé : « Johnny Hallyday, c'est personne. » Comme le confie la rock star à Amanda Sthers, dans son autobiographie : « C'est plein de bonnes questions, ce film. Quelle est la part de chance, dans une carrière ? Est-ce qu'on a un destin de toute façon ? Et si j'avais eu un accident de Vespa comme dans le film et que j'avais raté mon premier passage radio ? »

Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Les dieux de l'Olympe aiment le rock.

Quelque part sur une route d'Arizona écrasée de soleil. Le bitume est large et sinueux, séparé par une ligne jaune. Il est interdit de doubler, même avec une visibilité à perte de vue. Les montagnes au loin deviennent roses avec le soir. C'est l'heure de boire un coup, une bonne bière glacée. Les gars de cette région au sol ridé comme le front d'un Apache disent : « *When the mountains are pink, it's time to drink.* » Il faut rouler entre les cactus géants, les coyotes guettent la moindre de tes défaillances. Le mal de vivre, on le tient en respect en avalant les kilomètres. La vitre ouverte de la Plymouth Fury blanche laisse entrer le souffle chaud. Cheveux au vent, lunettes noires, écouteurs dans les oreilles. Ce n'est pas la fureur de vivre, mais ça y ressemble. Il suffirait d'enfoncer la pédale d'accélérateur pour que le V8 fasse monter l'adrénaline. L'ipod sur le cuir du fauteuil a sa batterie bientôt à plat. On prie pour qu'on puisse

écouter la chanson suivante. C'est l'une des meilleures de Johnny. L'intro, voix de femme, celle de Nathalie Baye :

« Ah ! vous autres, hommes faibles et merveilleux

Qui mettez tant de grâce à vous retirer du jeu

*Il faut qu'une main, posée sur votre épaule
Vous pousse vers la vie.*

Cette main tendre et légère »

Les paroles de Michel Berger font mouche. En écrivant la chanson *Quelque chose de Tennessee*, il révèle la personnalité complexe de Johnny, sa part sombre. Le clip officiel, en noir et blanc, insiste sur la fragilité de l'homme, et son désir d'avoir toujours voulu ressembler à James Dean. Et au-delà de ce mimétisme, d'avoir souhaité être acteur. Car c'est ça, Johnny, un chanteur qui aurait aimé être acteur. Alors, dans ce clip, Johnny devient James Dean qui joue le rôle de Johnny. Le chanteur est en jean et débardeur, quelque part aux States, il conduit des camions dans une carrière, avec des gants, et il reçoit une lettre. La détresse se lit dans son regard. Il enfile sa veste de cuir, col relevé,

sort une clope d'un paquet souple, comme le cow-boy sort son colt, rapide et précis, il l'allume et basta, il se tire. Visage émacié, traits tendus, pas de gras. Il a la gueule de James Dean et le corps de Marlon Brando quand il promenait sa silhouette sur les quais. En fait, Johnny est ces deux idoles à la fois. Il en a toujours voulu plus. Il ne s'est pas contenté de l'assiette qu'on ne lui a jamais tendue, il a pris le plat en entier, sans se retourner. Et ce n'est pas fini. Il n'a pas dit son dernier mot. « Je vais pas me laisser emmerder par la mort », il a balancé avec sa diction inimitable, il y a peu. On est rock'n'roll ou on ne l'est pas. Jamais des trucs faits à moitié. Il se tire, avec son baluchon à l'épaule et sa guitare dans l'étui. Il grimpe dans un train. Les trains, c'est nostalgique, comme les yeux clairs de Johnny, on se fout de savoir où ils vont, l'essentiel, c'est de pouvoir les prendre. Il fait ensuite du stop, une Buick passe, les vieilles, rondes et chromées, massives, rassurantes, comme celles qu'on trouve encore dans les rues de Cuba, brinquebalantes, qui bouffent autant d'huile que d'essence. Donc, fait du stop, monte dans un camion, personne ne

parle dans la cabine, Johnny, c'est un taiseux qui regarde droit devant. Il échange juste une clope, le conducteur l'allume avec un Zippo, la classe des gens qui ne possèdent rien. Il entre dans un snack, la serveuse est belle et blonde, il lui sourit, poches sous les yeux, une fêlure naturelle se lit sur son visage, ça ne se travaille pas, c'est impossible à jouer, c'est la fêlure de l'enfance, du père absent, des mensonges qu'on a racontés sur lui, c'est la fêlure de l'intérieur, provoquée par la certitude qu'on n'est pas un homme comme les autres, que l'avenir, c'est la réussite ou la mort. Et pas question de se laisser emmerder par elle. Alors, on fonce, brûlé tout entier.

L'âme, on en parlera plus tard.

Il finit son café et sa clope. Son sourire, un rictus plutôt, a séduit la blonde derrière le bar. Mais il reprend la route. On est en décembre. C'est l'hiver dans son cœur.

*« Cette force qui nous pousse vers l'infini
Y a peu d'amour avec tellement d'envie »*

C'est pour ça qu'il faut bouger, ne pas rester sur le bitume, avec une tristesse qui pèse une tonne. La nuit tombe. Arrêt dans un motel,

chambre cafardeuse. Johnny prend sa guitare et chante assis, adossé au mur.

« Ainsi vivait Tennessee

Le cœur en fièvre et le corps démoli »

Le rocker est en costume noir, cravate noire, chemise blanche, regard dur et tendre à la fois. Un enterrement, une femme. Une petite fille, qui le reconnaît, va vers lui. Mais un autre homme est là, et puis des types qui l'empêchent d'approcher. C'est fini. Ce n'est plus sa famille, c'est une autre vie qui l'attend. Il est indésirable. La pluie nettoie le paysage pour effacer les traces.

L'amour n'a pas de frontières, sa géographie n'existe pas. Il faut partir. L'enfance n'était pas un port, l'enfant n'avait pas d'attaches. Éternelle errance. Ne jamais recommencer, toujours avancer ; trimballer ses angoisses, trouver la parade, drogue, alcool, public, légende. Aimer furieusement la vie en oubliant de vivre. Croire que l'étoile, dans la nuit, jamais ne s'éteint.

« Ce rêve en nous c'était son cri à lui »

La batterie de l'Ipod n'a pas flanché. Johnny a chanté jusqu'au bout cette chanson qui lui ressemble tant. Et puis le timbre de sa voix,

après la chanson. C'est ça, la force de Johnny, être entendu même quand il ne chante plus. Il fait chaud dans l'habitacle de la Plymouth Fury. Des vautours dans le ciel annoncent des festins sans gloire. La route est encore longue. Et après l'Arizona, il y aura la Californie. Ça ne s'arrête jamais aux States, c'est l'équipée sauvage permanente.

James Dean a foncé trop vite avec sa Porsche. « Mourir jeune pour faire un beau cadavre. » Ça a longtemps fasciné Johnny, cette trajectoire tragique.



Johnny a toujours aimé les acteurs. L'envie irrépressible de faire partie un jour de la grande famille du septième art. Et, curieusement, c'est le cinéma qui lui a fait découvrir cette tempête nommée rock'n'roll. Au sortir de l'adolescence, il entre dans une salle obscure de quartier pour voir ce qu'il croit être un western. Sur l'écran, il y a un grand mec aux cheveux bruns qui se tortille en chantant. Johnny, qui ne s'appelle pas encore Johnny mais Jean-Philippe, peste.

Je me suis fait avoir, maugrée-t-il sur son siège, ce n'est pas un western, aucun Indien à l'horizon. Dans les rues de Paris, il traîne sa silhouette dégingandée, il gamberge. C'est pas mal, cette façon de chanter en utilisant tout le corps, il dit. C'est moderne. Il retourne voir le film. Son titre : *Loving you*. L'acteur est en réalité un chanteur, il se nomme Elvis Presley. L'idée va faire son chemin. À l'intérieur de la boîte crânienne, il y a comme une boule de flipper complètement folle. On frôle le tilt. Ça sera mille parties gratuites ! Johnny achète tous les disques de Presley. C'est l'énorme bouffée d'oxygène. Elle va déterminer sa vie. L'esprit rock a modifié son mode de fonctionnement. Il pensera rock, respirera rock, vivra rock. Mais les journées sont longues, la solitude pesante, l'ennui plombe les godasses. Johnny continue de fréquenter les cinémas, presque pour échapper aux regards des autres. C'est qu'il est timide, le jeune homme, et pas bavard. Il a peu de copains. Il a certes une bonne tête, avec ses cheveux blonds bouclés. Ce n'est pas le genre voyou, plutôt le gentil garçon qu'on ignore. Alors il est peinard dans le noir à regarder des films.